

il ne dépassa point l'école. Mais il abandonna vite le domaine des allégories idéalistes ; il lui tardait de quitter l'atmosphère de l'atelier pour planter son chevalet devant des paysages de soleil et de pluie ; à cette époque encore, pourtant, des sites convenus séduisaient sa vision qui se cherchait : les murs chaulés de ses béguinages à pignons, ses fossés où stagne l'eau morte, les feuillages oxydés de son *Automne*, sont assurément d'un bon peintre ; on découvre, dans les œuvres de cette époque, le souci précieux d'une atmosphère et à ce seul titre, on eut distingué Paulus dans la foule des coloristes qui, chaque année, pendent aux cymaises bruxelloises tant de toiles consciencieuses et banales.

Puis, un jour, il comprit son pays. Il sentit le pathétique des bateaux couchés au long des berges comme des animaux résignés et s'émut au spectacle des horizons vastes et tourmentés ; tels furent, en 1906, les sujets de ses premières études. L'année suivante, il développa le second thème ⁽¹⁾ : au premier plan, près d'un mamelon de schiste où court la fumée d'une locomotive, s'entassent les bâtiments ténébreux d'une minière, la route grise passe devant une maison pauvre et triste au dessus de laquelle un transport aérien, soutenu au milieu du tableau par un échafaudage de fer, s'incline longuement vers le pont noir qu'on devine dans les reculées ; car là bas, les brumes et la suie brouillent le paysage où s'indiquent à peine la flèche des clochers et les masses blafardes d'un coron. Le pessimisme de la couleur s'accorde à la détresse de la vision : c'est une terre désolée, consumée et ruinée par son brûlant fardeau de travail que rencontre d'abord le peintre sur la route de son pays ; et dans les noirs profonds, les violets et les blancs, il fait parler son angoisse et son effroi. Puis, il s'en approche davantage pour le connaître plus intimement : dans l'*Heure Calme*, il dit la Sambre dominicale où se reposent les chalands, au fil des reflets, les mâts piqués dans le ciel étamé de nuages.

La production de Paulus, chaque année, gagnait en noblesse et en puissance. C'est de 1909 que date l'une de ses œuvres capitales *Le Pays Noir sous la neige* ⁽²⁾ : la mise en page habile à concentrer l'intérêt, la couleur solide et juste méritent d'en

(1) A l'Hôtel-de-Ville de Charleroi : *La Cité Industrielle*.

(2) Appartient à M. Jules Destrée, Marcinelle.

être louée ; mais on y admire surtout une atmosphère ouatée par le pressentiment de la neige prochaine qui confère aux silhouettes une vérité prenante : à la gauche du tableau, sous une construction confuse de madriers, des laveuses de charbon se pressent ; vers le milieu, des trieurs jettent sur le grill incliné des pelletées de gaillettes que d'autres travailleurs con-



Pierre PAULUS. — Pays Noir sous la neige.

voient vers la Sambre, où les bateaux plats les attendent : plus loin, au tournant de la rivière, sur des planches flexibles, roulent de mêmes brouettes, tandis que, dans le fond, s'échauffe l'architecture d'un charbonnage. Quel jeu poignant du noir et du blanc ; quelle gravité taciturne dans ces groupes isolés parmi le grand hiver où s'agglomère frileusement une humanité chétive et quand même laborieuse.

A partir de cette époque, il se préoccupa davantage de cette humanité et prend souci de la mêler aux drames du paysage.

Il y eut, de sa part, quelque hardiesse à oser exprimer les

nuances sentimentales et traduire le feu des âmes ; l'opinion formée à l'école de la « Couleur pour la couleur » tenait comme irréfutable l'axiome que la « pleine pâte » devait suffire au pein-



Pierre PAULUS. — Hauts Fourneaux.

tre et que l'esprit et le cœur avaient à se taire lorsque vibrail l'œil. Dans ses grands tableaux : *Jeunesse* et le *Retour du Travail* (1) se manifeste pourtant cette audace. La dernière de ces œuvres

(1) App. à M. G. Haardt, Bruxelles.



Pierre PAULUS. — Fumées.

semble s'être souvenue des mises en pages de Meunier: le groupe des hommes, âprement étudié, tient du bas relief et son expression, surtout dans la figure du premier plan, fait songer aux bronzes héroïques du vieux maître; mais une nuance psychologique inconnue à ce dernier s'éveille dans le profil de la ramassaille, qui marche en avant: sous le fichu à penne, le front de cette enfant se penche, lourd du trouble pressentiment de l'amour; et dans *Jeunesse*, la traduction de cet émoi acquiert toute sa vigueur et toute sa finesse. Il faut considérer



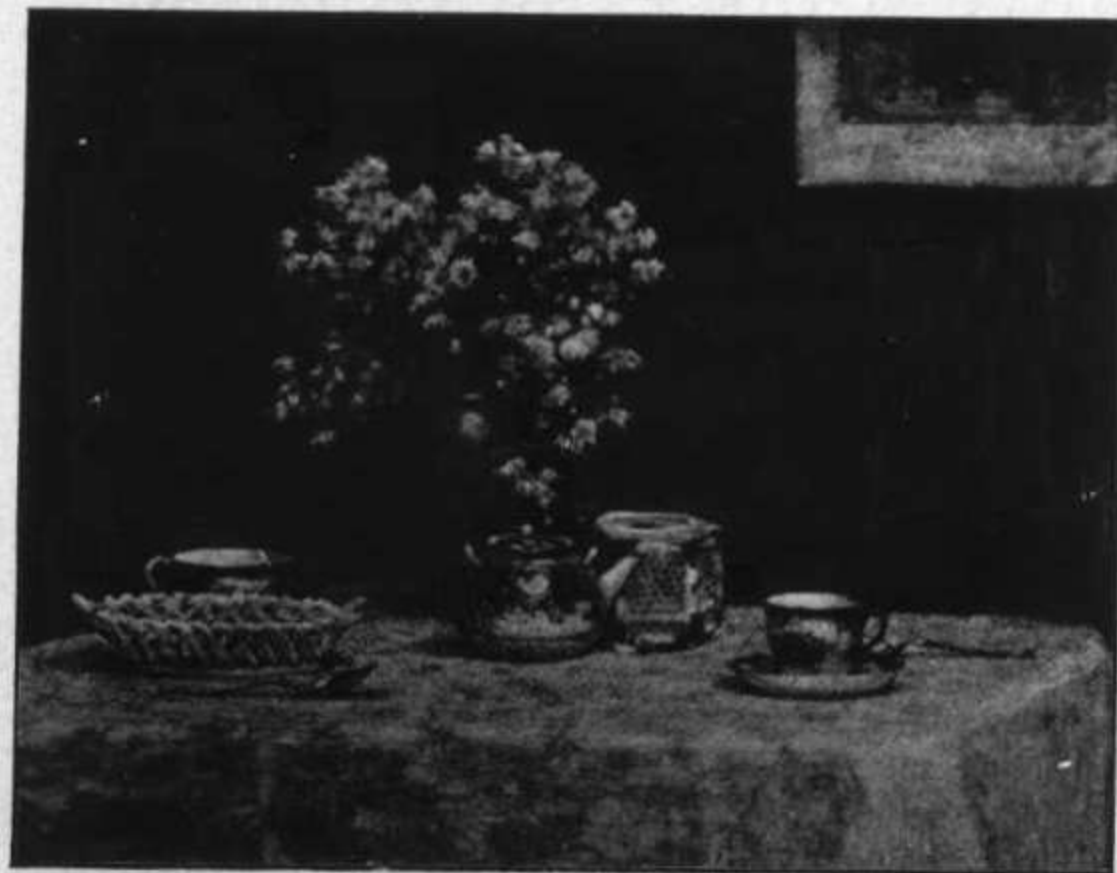
Pierre PAULUS. — Jeunesse.

cette page comme un des meilleurs morceaux du peintre, tant elle met de pudeur et de gravité à avouer le désir viril du jeune sclauneur et la langueur voluptueuse de la petite glaneuse de gaillettes, revenant du travail, le long du chemin de halage.

En même temps, Paulus était attiré par d'autres aspects de l'industrie. Nous n'avons guère vu, jusqu'ici, qu'une série de la *Houillère*. En 1910, il peignit l'épopée du *Fer*. Les *Hauts Fourneaux* dressent leurs tours; les hangars béent sur des ténèbres enflammées, les grues accumulent dans les cours les lingots et les barres; sur les paliers, à la lueur des gueules rouges, l'artiste surprend le cauchemar d'une construction for-

midable où apparaissent des silhouettes, dans la blancheur tourbillonnante d'un jet de vapeur. Sa coloration se diversifie: des bleus inattendus, d'ardentes rousseurs, des violets aigus et des rouilles d'automne noient le ciel et l'eau, dans l'étude enthousiaste, vivante et contrastée des *Fumées*, que nous retrouvons développée en fond au dernier grand tableau de Paulus: son émouvante *Maternité*.

Ce goût de la couleur, il lui donne libre cours dans ses



Pierre PAULUS. — Le Thé.

Fleurs et ses *Natures mortes*. Ici, le peintre met toute sa joie sensuelle à différencier les matières, à graduer les valeurs et à combiner les nuances; dans sa *Lampe* ⁽¹⁾, il harmonise délicatement des beiges à la Chardin; dans le *Thé* ⁽²⁾, il fait parler le lustre et l'émail des porcelaines, d'accord avec les pétales satinés d'un bouquet d'immortelles et les tonalités passées d'une toile de Jouy; dans le *Coffret Rouge* et dans le *Châle Vert* ⁽³⁾, les gammes pures et franches sonnent la fanfare des soies, des laques et des pulpes; et dans ses *Bouquets*, les tons s'exaltent

(1) 1904. — (2) 1910. — (3) 1912.

et vibrent ardemment. Ainsi, progressivement, ce peintre des paysages ténébreux et pluvieux évolue vers une couleur de plus en plus simplifiée, intense et vigoureuse. C'est ce qu'attestent aussi les belles séries d'œuvres que Paulus a rapportées de ses voyages: dernièrement, en Espagne, il peignit de hautes architectures: la médiévale Avila, les grands ponts romans à Sarbacane, reflétés dans l'eau verte du Tage, les flèches bondissantes de la Cathédrale de Burgos, dans des paysages minéraux, faits d'ocre et de soufre, hachés d'ombres intenses. Il me plairait d'insister à cet endroit, si je n'avais voulu seulement esquisser en Paulus un peintre de Wallonie.

Et ce n'est pas seulement par ses sujets que Paulus est de chez nous: c'est surtout par sa façon de concevoir le paysage. Dans l'art belge, les Flamands apportent, on l'a souvent dit, un sens admirable de la couleur. Ils sont coloristes d'instinct et leur couleur se fait volontiers chantante, opulente et truculente. Mais elle reste souvent, parce que seuls les sens y participent, superficielle. Elle ne crée pas d'atmosphère et ne sait pas devenir la confession plastique d'un sentiment. Les Wallons, au contraire, apportent dans leurs œuvres de hautes qualités spirituelles. Si leur palette est naturellement moins riche, — ou d'une plus discrète richesse, — elle atteint souvent à plus de profondeur. Dans un coin de l'Ourthe, d'Auguste Donnay, nous sentons sur le vif ce caractère confidentiel. Encore que leur technique se souvienne toujours de la manière flamande, qui, depuis beau temps, est scolaire à Bruxelles, les meilleures œuvres de Paulus nous inspirent les mêmes remarques: le *Pays Noir sous la neige* ou *Jeunesse* traduisent en quelque façon l'état d'âme d'une contrée. Le peintre y participe au goût des choses de l'esprit et du cœur qui caractérise l'art wallon depuis Beauneveu jusqu'à Rousseau: et le spectacle d'une si intime communion avec la race et les ancêtres n'est-il point le plus émouvant que nous puissions attendre d'un artiste, après la jouissance précieuse de la beauté?

RICHARD DUPIERREUX.



RÉGIONALISME ET ART WALLON

par Georges Ista

Ce mot, « régionalisme », commença à paraître, en 1892, il y a donc vingt et un ans, dans quelques revues provinciales où l'on s'occupait de folklore ou de décentralisation. Jusqu'en ces temps derniers, il n'était guère sorti de ce milieu, et c'est pourquoi le grand public, ou bien l'ignore complètement, ou bien s'en fait une conception fort inexacte et surtout fort restreinte. Beaucoup se figurent, en effet, ou se figuraient naguère encore, qu'il n'y a d'autres régionalistes que les amateurs de littérature ou de philologie dialectales, de folklore ou d'archéologie, gens fort estimables, qui ont rendu au régionalisme des services fort précieux, — car ils furent les premiers à la tâche, et tout découle de leurs œuvres, — mais qui ont parfois jeté sur le régionalisme un certain discrédit, non par leur faute à tous, mais par la faute de quelques-uns, dont les manies trop minutieuses ne vont pas sans un peu de ridicule, ou qui ont posé en système constat et absolu le regret des temps anciens, meilleurs en toutes choses, selon eux, que le temps présent, ce qui équivaut à la négation de tout progrès.

Il y a heureusement, parmi les folkloristes et les archéologues, beaucoup de régionalistes mieux avertis que ceux-là. Mais ce n'est pas chez eux, dont le passé reste la préoccupation dominante, qu'il faut chercher le sens vrai et complet du mot « régionalisme ». C'est chez ceux qui s'occupent avant tout de l'avenir sous toutes ses formes, dans l'ordre politique et administratif, dans l'ordre économique, dans l'ordre moral et social, dans l'ordre intellectuel et artistique.

Car le régionalisme touche désormais à toutes ces questions,

et s'y mêle chaque jour davantage. Tout le monde, aujourd'hui, fait du régionalisme, plus ou moins, et parfois sans le savoir. Aussi, il n'est plus question de se demander si l'on est ou non régionaliste, mais seulement comment on l'est, soit qu'on s'attache, en art ou en littérature, à une école régionale ; soit qu'on s'intéresse, dans l'enseignement, à la fondation d'écoles normales provinciales, ou à cette méthode nouvelle, dénommée « savinisme », de l'enseignement du français par la comparaison avec le patois ; soit qu'on s'occupe de syndicats patronaux, ouvriers, agricoles, de caisses rurales ou coopératives, qui se groupent forcément d'après les industries ou le genre de culture spéciaux à une région ; soit qu'on demande, dans l'armée, la création de troupes spécialement entraînées à la défense de telle ou telle région, comme la France et l'Italie ont créé déjà leurs bataillons alpins ; soit qu'on appartienne à un de ces syndicats d'initiative qui font de la réclame à l'étranger pour les commerçants d'une seule région ; soit que l'on prenne part à l'un des nombreux mouvements politiques ou économiques, nettement régionaux, semblables à celui qui dressait naguère, l'un contre l'autre, les vigneron champenois, à celui qui émeut et divise aujourd'hui si profondément la Flandre et la Wallonie. Car tout cela, c'est incontestablement du régionalisme et d'une autre envergure, d'une autre portée que celui qui se confine dans la connaissance et l'amour du passé.

Le régionalisme est donc à l'ordre du jour, non seulement dans toutes les questions, mais dans tous les pays et spécialement en France. Si le fait semble moins apparent là-bas que chez nous, c'est que le nombre et la complexité d'intérêts des différentes régions n'ont pas permis de donner à un mouvement pourtant très intense, la netteté qu'il a prise en Belgique, où il se résume dans l'antagonisme de deux races nettement différentes. Mais, croyez-le bien, c'est en France surtout que le régionalisme est à l'étude, dans toutes les provinces, dans tous les milieux, c'est là seulement que la question a été posée et étudiée dans toute son ampleur, c'est là que s'est fondée la première fédération régionaliste, c'est de là que sortira sans doute, pour le plus grand bien des autres nations, *la méthode* qui coordonnera et dirigera les efforts dispersés des régionalistes de partout. Cela n'a rien d'étonnant. Ce n'est pas d'aujourd'hui que la France est le terrain fécond où s'élaborent, parmi les âpres luttes et les expériences dangereuses qu'on n'ose

risquer ailleurs, les idées nouvelles dont le monde entier profitera ensuite. Et l'on peut déjà pressentir qu'il en sera de même, une fois de plus, dans le cas qui nous occupe.

* * *

La Fédération Régionaliste Française, dont je viens de prononcer le titre, fut fondée, en 1900, pour étudier comparativement les tendances des divers groupements régionaux et surtout pour réunir, en une action commune et amicale, des efforts qui étaient restés, jusque là, toujours isolés et trop souvent hostiles l'un à l'autre.

En parcourant les publications et les études, déjà fort nombreuses, de la Fédération Régionaliste, on est tout d'abord frappé de ce fait : Alors que le mot « régionalisme » n'existait pas encore, que personne n'avait donné une consigne, indiqué une marche à suivre, les tendances régionalistes se manifestèrent de toutes parts, dans le même ordre d'idées, à peu près en même temps, sans que la moindre liaison parût exister entre elles.

Citons par exemple, la renaissance dialectale qui se produisit simultanément, il y a une cinquantaine d'années, dans le Midi de la France et dans notre Wallonie, pour la langue d'oc et la langue d'oïl, sans que les chefs de chaque mouvement aient paru soupçonner ce qui se passait ailleurs, ou, s'ils l'ont appris, sans qu'ils aient jamais pensé à étudier l'autre mouvement, à établir une entente, un lien quelconque, entre deux actions qui avaient pourtant de si nombreux points communs. Il en est de même dans les autres questions, dans les autres provinces. Partout, le régionalisme naît spontanément, isolément, sous les formes les plus diverses, dictées par les intérêts spéciaux de chaque région, mais à la même heure, ou peu s'en faut.

Cela peut surprendre au premier abord. Au fond, la raison en est simple, les causes en sont évidentes : le régionalisme est né partout comme une réaction nécessaire, comme un remède à deux grandes plaies de notre époque : les excès de la centralisation, l'application imparfaite ou erronée du grand principe de l'égalité entre tous les citoyens.

Ne croyez pas que les régionalistes, même les plus ardents, prétendent rapporter à la région tout ce qui est aujourd'hui centralisé. Ils reconnaissent bien volontiers que les peuples doivent à la centralisation de nombreux bienfaits, qu'elle peut

et doit rendre encore d'inappréciables services. C'est à elle que la plupart des pays doivent d'avoir pu réaliser leur unité nationale ; elle seule nous a donné l'unification des services militaires, diplomatiques, judiciaires, des poids et mesures, des monnaies, etc., elle seule permet les puissants efforts politiques, commerciaux, industriels, colonisateurs, qui restent interdits aux régions trop faibles ou trop morcelées.

De même, les régionalistes proclament bien haut que le principe de l'égalité entre tous les citoyens, qui nous délivra du régime odieux des castes et des privilèges, doit rester la base fondamentale des lois et des règlements, dans toute société soucieuse de justice et de progrès. Mais à côté des bienfaits évidents, des services nombreux, ils constatent des excès, des imperfections, non dans le principe lui-même, mais dans la façon dont il est mis en pratique. Et c'est à cela qu'ils espèrent remédier, par le régionalisme, sans toucher à rien de ce qui est bon, de ce qui est utile.

• • •

Les excès de la centralisation sont si bien connus, signalés depuis si longtemps, qu'on peut s'étonner de les voir durer et grandir encore. La raison en est simple et il convient de s'y arrêter un peu : La centralisation est une conséquence forcée du despotisme, car un gouvernement puissant et autoritaire s'efforcera toujours de réunir en ses mains tous les moyens d'action, tous les indices de puissance, pour en user, pour en abuser, pour en jouir, pour en priver ses adversaires. Or, la plupart des anciens gouvernements étaient despotiques à l'extrême, donc centralisateurs et c'est pour cela que le fédéralisme, la division en cantons ou en états vraiment indépendants ne se trouve que dans les républiques très anciennes, comme la Suisse, ou très neuves comme les Etats-Unis. Tous les pays où le pouvoir fut longtemps despotique ont hérité de services centralisés à outrance. Si la forme du gouvernement change, le nouveau venu laisse toutes choses en état, soit qu'il n'ait pas le temps ou le pouvoir de bouleverser profondément le principe même de sa législation, soit qu'il désire conserver les puissants moyens d'action que constituent des services centralisés entre ses mains. C'est ainsi que la France, après une kyrielle de révolutions, après avoir vécu trois fois en république et pour y rester désormais, on peut le croire, c'est ainsi que

la France est néanmoins un pays que je considère, pour l'avoir constaté sur place et à maintes reprises, comme étant d'esprit moins républicain que le nôtre. La centralisation des pouvoirs y est si forte, le gouvernement y dispose de tant de puissance, de tant de faveurs, que le régime de la courtoisie d'une part, du bon plaisir de l'autre, fleurit dans cette république plus encore que dans notre monarchie.

C'est aux excès de la centralisation qu'est dû surtout le développement démesuré du fonctionarisme, non seulement parce qu'elle exige un énorme travail de paperasserie, mais encore parce qu'elle permet à des ministres éphémères, pour caser leurs créatures, de créer à tout instant des places nouvelles dont le besoin ne se faisait pas sentir et auxquelles d'autres viennent bientôt s'ajouter, sans qu'on en supprime jamais une seule. Du reste, le fonctionarisme lui-même, né surtout de la centralisation, souffre aussi de ses excès. Le pouvoir central, aveugle et indifférent, envoie ses fonctionnaires aux quatre coins du pays, au hasard, sans toujours leur donner de quoi vivre, sans même se demander s'ils y pourront rendre les services qu'ils rendraient ailleurs, s'ils y seront heureux ou malheureux. Il y a, rien que dans notre petite Belgique, des centaines d'employés, de surnuméraires, qui ont été déracinés brusquement, sans raison aucune, transplantés en des régions dont ils ne connaissent ni le dialecte, ni les mœurs, ni les coutumes, ni les usages au point de vue de leurs fonctions. Ils font donc de plus mauvaise besogne qu'ils ne feraient dans la région où ils sont nés et qu'ils connaissent parfaitement. En outre, isolés, sans connaissances, sans relations, éloignés de ceux qu'ils aiment, obligés de vivre à l'hôtel, ou plutôt à la gargote, avec de fort maigres appointements, ils végètent, tristes et malheureux, pendant la plus belle période de leur jeunesse, quand ils ont à l'autre bout du pays, dans une région où ils rendraient de meilleurs services, un foyer où on les aime, où on les aiderait, où ils pourraient vivre heureux et tranquilles, sans préoccupations personnelles, ce qui est la condition primordiale pour bien remplir une fonction publique, c'est-à-dire pour s'occuper des autres au lieu de penser à soi-même.

Les excès de la centralisation peuvent se résumer en ces mots : hypertrophie des grands centres au détriment du reste de la nation, et, par choc en retour, influence trop grande, sur le pays, de l'état d'esprit très spécial et pas toujours très

sain, qui règne dans les grands centres comme Paris ou Bruxelles. La grande presse enlève toute action aux journaux de province, qui en sont réduits, trop souvent, à vivre de ses miettes, de coupures faites hâtivement et un peu au hasard. Les grands magasins tuent les petites industries locales, parfois si intéressantes et répandent partout le goût déplorable de la camelote à bon marché. Les capitaux, au lieu de rester dans la région où ils furent péniblement gagnés et dont ils pourraient perfectionner l'outillage ou agrandir le luxe, sont drainés par les grandes Bourses, qui les emploient à des entreprises lointaines et hasardeuses, dont la réussite ne peut faire à nos contrées qu'un bien fort relatif, dont l'échec épuise profondément nos réserves nationales et crée chez nous des crises durables et douloureuses. Les grands centres privent les provinces de leurs meilleurs éléments, des esprits hardis et aventureux, des ouvriers d'élite, dont une concurrence trop acharnée, une vie trop âpre font souvent là-bas de simples déclassés, alors qu'ils eussent rendu tant de services dans leur milieu natal. Enfin, pour couper court puisqu'on ne peut tout citer, vous connaissez sans doute l'étrange façon dont furent tracés les chemins de fer français, où toutes les grandes lignes ont Paris pour but, sans le moindre souci d'assurer les relations entre les différentes régions, ou entre ces régions et l'étranger. Et vous savez trop bien que l'on voudrait établir ce système chez nous, au profit du centre, de Bruxelles, à l'énorme détriment de toute la région wallonne.

Voilà donc résumés, de façon encore incomplète, les excès de la centralisation, excès qui firent naître un peu partout des manifestations à tendances régionalistes. Il nous reste à examiner la seconde des causes citées tout-à-l'heure: l'application imparfaite ou erronée du principe de l'égalité.

Ce principe, je l'ai dit et tiens à le répéter, doit rester sacré et intangible, car il est à la base de tout progrès, de toute justice. Mais, s'il serait fou de l'attaquer en tant que principe idéal, il serait plus fou encore de prétendre qu'il est appliqué, dès à présent, d'une façon impeccable, impossible à perfectionner. C'est donc vers une égalité plus vraie, quoique moins apparente peut-être, que prétend se diriger le régionalisme, grâce à cette formule: l'égalité entre des régions diverses, ne

doit pas résider dans l'uniformité, mais au contraire dans la variété.

Les régionalistes français ont pour coutume de citer à l'appui de cette thèse un fait bien typique, qui n'a été supprimé que depuis peu et grâce à leurs efforts: En France, jusqu'en ces temps derniers, tous les régiments recevaient pour le chauffage des chambrées, un même nombre de poêles, une égale quantité de charbon. Il y avait donc égalité entre tous les régiments, entre tous les soldats, au point de vue administratif. En réalité, les soldats casernés dans le Midi, à Toulon, à Marseille, laissaient rouiller la plupart de leurs poêles, — ce qui n'a rien d'étonnant dans un pays où beaucoup de maisons n'ont pas de cheminée, — et ils revendaient les trois quarts de leur charbon pour se payer du tabac. Au contraire, les régiments casernés dans le Nord ou à des altitudes élevées, en Ardenne, en Auvergne, en étaient réduits à brûler leur provision de biscuit de guerre dans leurs poêles trop peu nombreux, quand les hommes n'avaient pas, dans les environs, une forêt où ils pussent aller voler du bois au profit du gouvernement. Depuis peu, on a varié suivant les climats régionaux, le nombre des poêles et la quantité de combustible, d'où égalité plus vraie, non dans les dépenses et les paperasseries, mais dans les résultats.

Nous pouvons citer, dans notre pays, un exemple presque aussi typique: les pensions de vieillesse, fixées à un même taux dans tous les cas. Il est élémentaire qu'avec la somme allouée à nos vieillards, ils peuvent vivre deux mois, sans privations, s'ils habitent un petit village de l'Ardenne ou de la Campine, où des salaires de 1 fr. 50 par jour suffisent à l'entretien de toute une famille. Mais il est bien difficile de vivre un mois avec la même somme si l'on habite Bruxelles ou Liège, où la vie est infiniment plus chère. Il y a donc uniformité, c'est à dire égalité apparente, mais inégalité de fait et la plus terrible, la plus affreuse des inégalités, celle qui existe entre les gens qui mangent et ceux qui meurent de faim.

Il est inutile, je crois, de citer d'autres exemples. Chacun en trouvera sans peine de nouveaux, d'innombrables, s'il considère à ce point de vue son métier, son commerce, ses goûts, ses aspirations, ses ressources, ses besoins, ses droits et ses devoirs, ceux de sa cité et de sa région. Et, connaissant les formules multiples du régionalisme, il constatera, non pas toujours, mais souvent,

que l'une de ces formules peut porter remède à cette plaie de notre époque: l'uniformité apparente mise à la place de la vraie égalité.

Etre égaux, ce n'est pas porter un même uniforme, recevoir un même salaire ou une même ration, fournir une même quantité de travail. L'uniforme, trop léger sous un climat, est trop lourd sous un autre; le salaire très suffisant au village, est insuffisant à la ville, le paysan souffrira du manque de pommes de terre avec la ration où le citadin trouvera qu'il y en a trop; le travail, manuel ou cérébral, qui sera un jeu pour tel individu, est capable d'anémier tel autre.

Et, de même que les hommes, les régions ont des besoins fort différents, si bien qu'on augmente l'inégalité entre elles au lieu de la diminuer, quand on les traite d'une façon uniforme. La vraie égalité, que nous ne pouvons atteindre complètement, c'est trop certain, mais dont nous pouvons nous rapprocher peu à peu, c'est la *variété des droits et des devoirs subordonnée à la variété des besoins et des ressources*. Et, si le législateur, le sociologue, ne peuvent tenir compte, trop souvent, des besoins et des ressources de chaque individu, ils peuvent, en bien des cas et dès à présent, tenir compte des besoins et des ressources de chaque région pour demander à chacune ce qu'elle produit facilement, pour procurer à chacune ce qui lui manque.

C'est à cette façon de concevoir l'égalité que les régionalistes entendent, désormais, confronter toutes les questions qui intéressent le perfectionnement de l'humanité. Ils ne prétendent pas avoir trouvé la panacée universelle, le remède à tous les maux. Mais ils estiment qu'après des siècles de centralisation à outrance, la plupart de ces questions ont été faussées, dans leur principe même ou dans certains détails d'application, par la nécessité de se soumettre, entièrement ou partiellement, au régime centralisateur. Or, le régionalisme n'ayant guère été appliqué, jusqu'ici, que quand on ne pouvait faire autrement, il est probable que l'on pourra, plus tard, utiliser cette méthode, non seulement dans les cas où son application nous paraît déjà nécessaire, mais, en outre, dans bien des cas où, l'habitude aidant, nous ne concevons pas encore son utilité. Il convient donc d'étudier, au point de vue régionaliste, toutes les branches de l'activité humaine, comme les chimistes soumettent une matière inconnue aux actions de différents acides, sans parti-pris d'obtenir chaque fois un résultat utilisable, mais pour étudier

méthodiquement tous les effets possibles d'une force encore mal connue. C'est pourquoi la Fédération Régionaliste Française a pris pour tâche, en groupant tous les efforts, de comparer toutes les revendications, toutes les ressources, tous les moyens d'action, pour faire jaillir de ce chaos une méthode et un plan d'ensemble, pour empêcher les uns et les autres de tirer à hue et à dia, pour chercher le moyen de répartir, d'une façon plus juste, les charges et les avantages sociaux selon ces données qui en modifient constamment la valeur: le climat, l'habitat, la langue, les traditions, le tempérament physiologique et moral de l'indigène; la culture, le commerce et l'industrie; la constitution géologique, l'orientation, le relief et les productions naturelles du sol.

D'après les progrès formidables que l'idée fit, ces dernières années, en notre Wallonie, on a pu voir que cette question, qui était naguère encore la marotte de quelques vieux messieurs paisibles, peut se transformer rapidement en une question d'Etat. Le jour est donc plus proche peut-être qu'on ne le pourrait croire, où le mot « régionalisme » ne désignera plus l'action isolée de telle ou telle province, mais une méthode, une philosophie, peut-on dire, agissant de façon puissante dans tous les pays, dans de nombreuses manifestations de l'activité humaine.

C'est à ce but que tendent les théoriciens de la Fédération française, ceux qui ont inventé cette formule nouvelle, *le plus grand régionalisme*, c'est à dire le régionalisme considéré, non au point de vue d'une seule région, mais de toutes les régions, partant, au point de vue de tout un pays, de toute l'humanité. Je tiens surtout à attirer l'attention sur la différence des moyens qu'imposent les deux méthodes. Le régionalisme purement local, tel que nous le pratiquons en Belgique, n'a guère d'autre moyen d'action que la lutte, puisque chaque région, ne s'occupant que d'elle-même, froisse forcément les intérêts de la région voisine. Supposez, au contraire, que dans un temps plus ou moins lointain, les régionalistes belges, au lieu d'être flamingants ou wallonisants, sans plus, conçoivent le régionalisme selon la formule de la Fédération française: ils cessent à l'instant d'être rivaux, sinon dans les détails, du moins dans l'ensemble, puisqu'ils agissent au nom d'un principe commun, puisqu'ils ont en fin de compte le même but: diminuer le pouvoir central au profit des pouvoirs régionaux.

Chacun y trouverait son compte, par les avantages indé-

niables d'une action parallèle substituée, sur les points où l'on se serait mis d'accord, à deux mouvements hostiles qui, maintes fois, annihilent réciproquement leurs efforts.

J'espère avoir fait comprendre quelle différence il y a entre le régionalisme à action isolée, tel qu'on le pratique chez nous, et le régionalisme à action commune, tel qu'on l'entend en France et qui doit être le régionalisme de l'avenir, celui auquel nous marchons nous-mêmes, peut-être sans nous en douter. C'est, avant tout, un remède aux excès de la centralisation, ou, si l'on préfère, la connaissance d'une nouvelle hygiène économique, d'une façon de vivre, de nous gouverner, plus logique et plus saine. J'ajoute qu'on aurait tort d'y voir, comme le prétendent certains, un péril pour l'unité nationale. Le régionalisme entend respecter tout ce qu'il y a de nécessaire ou d'utile dans la centralisation et s'il désire mettre plus de variété dans l'application du grand principe de l'égalité, ce n'est pas pour affaiblir la nation, c'est au contraire pour *augmenter la force de l'ensemble par la vigueur de chaque partie*.

Ayant ainsi déterminé toute l'ampleur qu'il convient d'attribuer, désormais, au mot « régionalisme », nous allons étudier à ce point de vue une question spéciale, puisqu'il faudrait des volumes pour les étudier toutes. Nous parlerons de l'art et plus spécialement de l'art wallon, dans ses rapports avec le régionalisme.

Il n'est pas inutile de rappeler, tout d'abord, qu'un artiste, si personnel, si original soit-il, n'est jamais une production spontanée, isolée, mais bien la production logique d'un concours de circonstances heureuses, dont on peut fixer le nombre à trois : le tempérament, le milieu et l'époque. Il est de toute évidence que si vous donnez le tempérament de Michel-Ange à un nègre du Congo, vivant il y a un millier d'années, ce tempérament exceptionnel ne pourra se traduire que par la construction d'une hutte un peu plus élégante que les autres, par de vagues et informes essais de poteries et d'étoffes grossièrement décorées. Si l'on supprime même le facteur « époque » il reste clair que le tempérament de Victor Hugo, donné à un homme de notre temps, mais né dans un petit village des Flandres et à qui l'on n'aurait pas appris à lire, s'exprimera au plus par quelques chansons naïves, sans portée et sans valeur réelle. Ces vérités, de toute

évidence en des cas aussi exceptionnels, ne sont pas moins démontrables dans la vie courante et pour les régions aussi bien que pour les individus. La plupart des peuples ont eu, en art, des périodes de gloire et de décadence. C'est que le concours des circonstances varie, c'est que l'époque ou le milieu sont tantôt favorables, tantôt défavorables à l'exaltation, à la mise en valeur du génie particulier d'une race, des tempéraments exceptionnels qui font ses artistes. L'histoire de la peinture hollandaise va nous en fournir un exemple remarquable entre tous.

Jusqu'au XVI^e siècle, cet art ne se différencie en rien de l'art flamand, et cela s'explique : les tempéraments sont forts semblables, le milieu est à peu près le même, qu'on l'envisage au point de vue religieux, politique ou économique. Mais, bientôt, la religion réformée s'installe en Hollande, tandis que les Flandres restent catholiques. Une division politique s'ensuit, le pays conquiert son indépendance, réforme son gouvernement et ses mœurs, et voilà les peintres hollandais brusquement situés dans un milieu tout nouveau, protestant et démocratique, eux qui n'avaient guère travaillé, jusqu'alors, que pour les églises et les châteaux. Supposez que pareille aventure arrive à l'école italienne. La décadence serait certaine, pour des artistes que leur tempérament porte vers l'emphase, la pompe et le mysticisme, plongés soudain dans une société où il n'y a plus de grands seigneurs, où la religion veut des temples nus et sévères, réprouve la représentation des fables mythologiques en honneur dans l'art de ce temps-là.

Au contraire, la conjoncture fut-elle on ne peut plus heureuse pour les artistes hollandais. Ne pouvant plus peindre des miracles, des martyrs, des descentes de croix, de somptueux portraits de souverains ou de patriciennes, ils peignirent ce qu'ils avaient sous les yeux, des bourgeois et des bourgeoises, des matelots et des buveurs, les nuages qui courent dans le ciel, les vagues qui galopent sur la mer, les bestiaux qui paissent dans les grandes prairies, devant l'horizon infini. Or, tout cela, que l'on n'avait jamais daigné peindre avant eux, convenait au tempérament hollandais bien plus que les grandes scènes religieuses, les costumes et les décors fastueux. Ces artistes calmes, réfléchis, prosaïques, sincères et tenaces bien plus qu'enthousiastes et imaginatifs, n'avaient jamais pu égaler les Van Eyck et les Memling quand ils travaillaient comme eux. Du jour où les circonstances, en les isolant dans leur pays,

en leur défendant de peindre comme ailleurs, les obligèrent à rentrer en eux-mêmes, à n'être plus qu'eux-mêmes, ils créèrent une formule d'art presque insoupçonnée jusqu'alors et dont la gloire n'a fait que grandir à travers les siècles.

C'est que ces artistes avaient la chance, plus rare qu'on ne croit, de vivre à une époque et dans un milieu où on ne leur demandait que des œuvres conformes à leur tempérament, où toutes les circonstances étaient donc réunies pour les pousser à s'exprimer aussi complètement que possible.

Plus tard, vers la fin du XVII^e siècle, la Hollande, moins isolée, moins fermée aux influences extérieures, se laissa entraîner vers les conceptions grandiloquentes et fastueuses de l'Italie. La décadence fut rapide, car les artistes durent lutter, dès lors, contre leur tempérament pour s'adapter au milieu, à l'époque, ou bien lutter contre l'époque et le milieu pour exprimer leur tempérament: d'où un résultat bien moindre pour une égale somme d'efforts.

Il en a été de même, toujours, dans tous les pays. Le niveau artistique s'élève, quand le milieu et l'époque sont favorables au tempérament de la race, le soutiennent, le poussent à s'extérioriser. Ce niveau s'abaisse dès que les circonstances deviennent défavorables, dès que l'époque et le milieu poussent l'artiste dans un autre sens que le développement logique de son tempérament, qui est toujours naturellement teinté du caractère de sa race.

L'artiste est semblable à un nageur jeté dans le courant d'un fleuve et s'efforçant vers un but que lui désigne son tempérament. Si le courant le porte vers ce but, l'aide à avancer, il pourra donner toute sa mesure, aller aussi loin que ne lui permet sa valeur personnelle. Mais s'il y a des remous qui l'entraînent à gauche et à droite, si le courant descend dans la direction opposée à celle qu'il veut suivre, l'artiste, malgré ses plus grands efforts, ne parcourra que la moitié ou le quart du chemin qu'il eût pu accomplir, trop heureux encore si le courant n'a pas assez de force pour le contraindre à reculer au lieu d'avancer.

Cela étant dit, nous allons examiner l'art wallon à ce point de vue et dans le passé et dans la période actuelle.

On peut affirmer, tout d'abord, que jamais un artiste wallon

n'a rencontré ce concours absolument heureux de circonstances: le tempérament de l'individu, le caractère de la race, pleinement aidés par l'époque et par le milieu.

Dans le passé, à part d'heureuses exceptions comme celle que je viens de signaler pour la Hollande, tout le luxe, dont l'art est la plus haute expression, était monopolisé par les puissants de la terre. Le milieu le plus favorable pour un artiste, le seul où il pût donner toute sa mesure, c'était la cour des princes riches et fastueux, comme les Médicis en Italie, Louis XIV en France, Albert et Isabelle en Flandre. Or, la Wallonie était divisée en plusieurs petits Etats, dont les seigneurs ne pouvaient se payer un bien grand luxe. Le plus important d'entre eux, le prince-évêque de Liège, souverain éligible et non dynastique, était parfois un très grand seigneur, tels ceux de la maison de Bavière. Mais, dans ce cas, il ne résidait que peu ou point à Liège et ne se souciait guère d'y entretenir des artistes. Quand l'évêque pratiquait la résidence, c'était, presque toujours, un prêtre sans grand patrimoine, élu dans un âge déjà avancé et ayant d'autres préoccupations que de léguer une cour brillante à ses successeurs, comme l'eût pu faire un souverain dynastique, travaillant pour sa famille et non pour des inconnus. Si quelques-uns de nos princes marquèrent pourtant de la bonne volonté dans ce sens, ceux qui survenaient après eux ne continuaient pas leurs efforts, de sorte que les artistes wallons ne rencontrèrent jamais, dans leur pays, un milieu nettement favorable pendant le temps assez long qu'exige la formation d'une véritable école.

Ils en étaient donc réduits, fatalement, ou bien à travailler chez eux, dans des conditions déplorables, sans arriver jamais à donner toute leur mesure, ou bien à aller chercher ailleurs ce qu'ils ne pouvaient trouver ici, attirés vers l'Italie, la France ou la Hollande, selon que le milieu artistique y était plus brillant à leur époque. Certes, les voyages sont excellents, on peut même dire qu'ils sont indispensables pour la formation complète d'un artiste, car, pour bien œuvrer, il faut d'abord se bien connaître, et le seul moyen de se bien connaître est de se comparer. Mais, si les voyages sont utiles à un artiste ayant déjà choisi sa ligne de direction, compris quel est son but et celui de sa race, ils sont fort dangereux pour les jeunes gens qui n'ont pas trouvé d'indications formelles dans leur éducation première, qui seront donc tentés, en s'installant dans